

mon grand foc, je fis signe au matelot de venir les joindre, et, après avoir abandonné le canot à la grâce de Dieu, je continuai ma route vers le port, où j'arrivai sain et sauf.

— Ces deux malheureuses femmes ne donnaient plus signe de vie. Je les transportai dans le premier hôtel que je rencontrai et je m'esquivai.

— J'avais grand besoin moi-même de changer de vêtements. C'est ce que je fis incontinent.

— Cependant je ne songeais pas à m'en aller, quand il me revint de droite et de gauche que ces dames me faisaient rechercher activement. Un peu plus, elles auraient promis une récompense honnête à qui m'aurait rapporté.

— De mon côté, je m'informai et j'appris qu'elles appartenaient au meilleur monde. Ma foi ! je ne me souciais pas de jouer un rôle ridicule... Je n'étais pas dans une tenue à recevoir de pareils hommages. Je profitai du jusant pour prendre la mer à trois heures du matin, et je revins au Havre, où je compte rester cinq ou six jours encore.

— Et il s'esquiva.

— Quel est ce jeune homme ? demandai-je à de Coissy.

— Adrien ! me répondit-il, c'est un peintre de mes amis.

— Voilà, madame, ce que m'a raconté ce jeune homme, dit le comte en finissant. Est-ce bien exact ? Est-ce de vous qu'il s'agit ?

— Parfaitement, monsieur, répliqua la baronne, mais vous voyez que j'ai bien fait de vous prier de m'apprendre ce que vous saviez, car à présent nous connaissons la moitié du nom de notre sauveur.

— Quel nom ? demanda le comte.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il s'appelait Adrien ?

— Tiens, c'est juste ! fit le gentilhomme. Et voyez quel guignon ! Si vous m'aviez parlé de cela hier, quand je vous ai rencontrée, j'aurais pu vous en donner l'autre moitié, car de Coissy n'est parti que ce matin pour New-Haven, et rien ne m'aurait été plus facile que de le lui demander.

— N'importe, monsieur le comte, je ne vous en remercie pas moins, dit Mme de Vorcelles.

Hélène n'avait pas placé une syllabe dans cet entretien, mais elle n'en avait pas perdu un traitre mot.

Elles n'auraient été femmes ni l'une ni l'autre, si la difficulté qu'elles éprouvaient à connaître le nom de leur sauveur n'avait pas augmenté, en elles, le désir de le découvrir, et si surtout elles l'avaient laissé voir.

Aussi Pune et l'autre eurent l'air de s'incliner devant les fatalités du hasard.

D'ailleurs elles étaient en présence d'un étranger, devant lequel la politesse la plus élémentaire leur interdisait de s'étendre plus longuement sur cet incident.

Il n'en fut donc plus question momentanément.

Le prince se montra envers elles non seulement affable, mais plus empressé qu'il ne daignait l'être d'ordinaire.

Il les assura qu'il s'estimerait heureux de se compter au nombre de leurs amis, et sollicita la permission d'aller les voir dès qu'elles seraient de retour à Paris.

La baronne y consentit de grand cœur. Sa vanité était intérieurement flattée de l'attention particulière dont elle avait été l'objet.

Quand elle se retira, le nabab lui prit la main et l'appuya sur son front, ce qui était sans doute dans son pays un témoignage de haute considération.

Mme de Vorcelles entraîna sa fille et regagna le même appartement qu'elle occupait tous les ans un mois. Cet appartement faisait partie d'une maison bourgeoise et était juste assez grand pour que ces dames puissent y loger avec leur cuisinière et leur femme de chambre. Elle s'épargna ainsi les ennuis et les incommodités d'un hôtel meublé.

En arrivant dans sa chambre elle était très agitée.

Elle ouvrit précipitamment le tiroir de sa commode.

— Vite ! dit-elle à sa fille. Fais comme moi. Prépare ton sac de nuit.

— Pourquoi faire ? demanda Hélène.

— Nous partons.

— Quand ?

— Par le premier train.

— Et nous allons ?

— Au Havre !

Dix minutes après, la baronne et sa fille se dirigeaient vers la gare. Une demi-heure plus tard, elles montaient en chemin de fer.

— As-tu deviné pourquoi nous allons au Havre ? lui dit sa mère.

— Je m'en doute.

— Oui, reprit la baronne avec une impatience dans laquelle il y avait un peu d'entêtement. Je n'en aurai pas le démenti ! Je veux savoir le nom de ce jeune homme, je le saurai !

— C'est bien facile, dit Hélène ; nous n'avons qu'à demander le yacht *Espérance*.

— C'est vrai ! fit Mme de Vorcelles. Je n'y avais pas songé.

IV

LE COMTE D'OLLIGNY.

Pendant que Mme de Vorcelles et sa fille partaient à la recherche de leur introuvable sauveur, le comte d'Olligny s'empressait auprès du nabab, et, faisant office de cicerone, lui nommait, l'une après l'autre, les personnes qui passaient et qui avaient attiré son attention.

C'est qu'en effet nul mieux que lui n'était en état de satisfaire la curiosité de l'Indien.

Il était l'*Almanach de Gotha* de toutes les classes de la société.

Le comte avait eu une jeunesse orageuse. Il avait été, durant cette période turbulente, en relations avec tout ce que Paris compte de viveurs.

Il connaissait donc à merveille ce monde interlope et parasite, qui vit pour ainsi dire aux dépens et à côté de l'autre, et qui a fini par conquérir sa place dans la société moderne, si bas qu'il soit rejeté par le mépris de tous et de ceux-là mêmes qui le font vivre.

Pendant une certaine période de sa vie, il avait été, non seulement pour son père, mais encore pour ceux qui le connaissaient, un sujet de réprobation.

Il est vrai que, depuis, il s'était singulièrement amendé.

Ce changement, on pourrait presque dire cette conversion, remontait à huit années environ. Elle s'était opérée, à la suite d'un voyage que Raymond avait fait en Italie, où il avait séjourné près d'un an.

Au moment où le jeune débauché avait quitté Paris, il était criblé de dettes. On prétendait même que son voyage n'était pas un simple voyage d'agrément, mais une véritable fuite.

Il passa un peu partout, mais principalement à Naples, une année pendant laquelle il réussit, à force de privations et d'économie, à liquider une partie de son arriéré.

Alors il fit à Paris une entrée triomphale.

Peu à peu aidé sans doute par son père, et sa conduite avait fini par fléchir, ce fut du moins ce que l'on supposa, le jeune comte finit par payer toutes ses dettes.

Alors, ce ne fut plus seulement une conversion, ce fut une véritable transformation qui s'opéra dans ses habitudes.

Loin de reprendre la vie infernale qu'il avait menée jusqu'alors, loin de profiter du nouveau crédit qu'il s'était créé, il se tint prudemment à l'écart, rompit ostensiblement avec la société des viveurs, pour se rapprocher du monde dont il s'était éloigné.

On fit d'abord quelques difficultés pour l'y recevoir ; mais il ne se découragea pas. Il était rentré dans la vie régulière ; il y resta, mais il ne s'en écarta plus.

Son père avait complètement disparu.

Dix mois au plus après le retour de son fils à Paris, le comte d'Olligny, qui avait alors soixante huit ans, fut pris d'une attaque de paralysie, à laquelle il ne succomba pas, mais qui le condamna pour le reste de ses jours à une immobilité absolue.

Son fils alla lui rendre visite à Lépeau, ce qu'il n'avait pas